HAL
open science

Le marché de Villerupt, vivante et pittoresque illustration du brassage des populations

Isabelle Felici

To cite this version:

Isabelle Felici. Le marché de Villerupt, vivante et pittoresque illustration du brassage des populations. François Roth ; Cardellini; Yves. Lorraine, terre d'accueil et de brassage des populations 2001, Presses universitaires de Nancy, pp.287-299, 2001. hal-03056588

HAL Id: hal-03056588

https://hal.science/hal-03056588

Submitted on 21 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le marché de Villerupt

(Etude, à travers des témoignages, du marché de Villerupt comme vivante et pittoresque illustration du brassage des populations en terre lorraine)

Isabelle Felici
(CIRCE Paris III/Université de Toulon et du Var)

Introduction

Villerupt est une petite ville du Pays Haut d'environ 10 000 habitants, qui a connu un fort développement avec l'installation d'usines sidérurgiques et grâce à l'apport de populations étrangères, en particulier italienne. Le cas de cette petite ville me semble une bonne illustration du thème de ce colloque sur la Lorraine, terre d'accueil et de brassage des populations. Lors des premiers contacts que j'ai pris à Villerupt, on m'a beaucoup parlé d'usines et de cinéma, de cinéma italien surtout. J'ai pourtant choisi de m'intéresser au marché qui anime la place du centre ville deux fois par semaine.

J'ai procédé par enquêtes orales, menées essentiellement auprès des commerçants du marché et je tiens à remercier les personnes qui ont bien voulu me consacrer un peu de leur temps pour me donner la matière que je ne pouvais pas trouver sans leur intermédiaire.

Cette matière recueillie est si riche que j'aurais pu avoir des hésitations sur la forme à donner à cette étude. Il y aurait eu de quoi faire une série de portraits, tant les histoires de vie sont intéressantes à faire partager.[1] J'aurais pu aussi faire les "brèves" du marché, avec les remarques que j'ai entendues ici et là. Si j'avais été en veine, je me serais attardée à décrire le côté haut en couleurs du marché et le plaisir qu'on trouve à le fréquenter, plaisir des sens et plaisir des contacts humains.[2]

---

[1] Pour des portraits photographiques, voir le très bel album de l'exposition qui s'est tenue à Villerupt dans le cadre du XVème festival du film italien : Jacques De Melo, *Villerupt, voyage à l'italienne*, 1992.
Pour des histoires de vie d'émigrés italiens en France, voir les pré-publications du Centre Interdisciplinaire de Recherches sur la culture des Echanges (domaines italo-roman), CIRCE-Paris III, notamment *Cette vie-là, ça va plus: les deux en Italie ou les deux ici* et *De la Sicile au Nord-Pas de Calais*, 1999, où les personnes interrogées évoquent leur passage en Lorraine avant de rejoindre d'autres destinations.

[2] Sur le côté haut en couleurs du marché de Villerupt, voir quelques remarques dans l'article de Jean Charles Vegliante dans la rubrique Cinémigrations de *La Trace*, n°4, octobre 1990, et dans le mémoire de maîtrise de Nathalie Ledeuil Miglierina, *Le festival du film italien de Villerupt*, sous la direction de Jean-Charles Vegliante et Mario Fusco, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, juin 1989, p.86 et p.139-140. Voir surtout le texte d'une habitante de Villerupt, Thérèse Griselin, "Le marché", encore inédit.

Enfin, j'aurais pu rédiger une sorte de traité sur l'art de mener des entretiens : comment trouver le bon intermédiaire, comment obtenir un rendez-vous même lorsque la personne est toujours occupée, et c'est le cas des commerçants du marché, comment ne pas perdre de vue le sujet de départ sans se montrer directif, comment s'y retrouver lors de témoignages contradictoires, comment gérer les émotions, imprévisibles, mais inévitables lorsque l'entretien dure plus longtemps que prévu et que la confiance s'installe ?

Mais pour rester dans le cadre de ce colloque, je me limiterai à présenter le lieu, le marché de Villerupt, dans son contexte, dans son évolution, en particulier suite aux grands changements économiques et démographiques qui ont bouleversé la ville et la région.

Puis je rendrai compte de mes nombreuses rencontres sur le marché et autour du marché, dans la perspective du thème du colloque, en cherchant à savoir si les populations d'origines très diverses présentes sur le marché, se mélangent, se "brassent" pour reprendre l'intitulé du colloque, ou si elles ne font que se côtoyer.

Enfin, en analysant le matériel d'archives conservé par des particuliers ou par les organisateurs du festival du film italien de Villerupt (coupures de presse, reportages télévisés…), je montrerai que l'image de Villerupt, dans le marché et au-delà, est en décalage par rapport à la réalité qui garde les traces d'un passé bouleversé.

Première partie Le marché, son contexte, son évolution

C'est en 1884 que "le Conseil municipal, considérant que la population de la Commune va sans cesse en augmentant et qu'il est bon de chercher les moyens de mettre à la portée des habitants les moyens [*sic*] de s'approvisionner pour les besoins du ménage demande qu'il soit établi à Villerupt un marché de comestibles."[3] Le marché s'ouvre effectivement le samedi 2 mai 1885[4] mais dès 1895, il a lieu les mardi et vendredi de chaque semaine, de huit heures à midi, comme c'est encore le cas aujourd'hui.[5]

Les comptes rendus du conseil municipal et les cartes postales anciennes[6] montrent que le marché se déplace beaucoup (Place du Château, Rue Gambetta…). Les commerçants

[3] Conseil Municipal du 31 mai 1884. Je dois les renseignements sur l'établissement du marché à Villerupt au travail de recherches effectué dans le cadre d'une exposition sur l'historique de la place Jeanne d'Arc organisée par la classe de CM1 de l'école Joliot Curie de Villerupt en 1995. Merci à Madame Scuderi qui m'a gentiment fourni le matériel qu'elle a recueilli.
[4] Conseil Municipal du 8 mars 1885.
[5] Arrêté Municipal du 7 juin 1895.
[6] Il existe quatre cartes postales du marché de Villerupt avant 1914. Merci à Messieurs Marcel Fritsch et René Griselin qui me les ont fait découvrir.

sédentaires ne sont pas toujours satisfaits de ce voisinage[7] mais le projet de créer une nouvelle place étant déjà dans l'air, les mécontents doivent attendre. La place du marché n'est réalisée qu'après la construction de la nouvelle église, la précédente étant devenue trop petite, pour les mêmes raisons de croissance de population,[8] sur des terrains achetés par la municipalité en 1902.[9] On peut donc dire que le marché tel qu'on le voit aujourd'hui existe depuis près d'un siècle.[10]

L'ouvrage de référence sur l'histoire de Villerupt, *L'Anniversaire de Thomas*, et le plus récent *Un siècle d'images à Villerupt*[11] ne traitent pas de l'histoire du marché bien que tous deux reproduisent des cartes postales anciennes du marché et qu'ils consacrent un paragraphe aux commerçants sédentaires. C'est surtout dans les témoignages du passé qu'on peut comprendre, parfois incidemment, la signification du marché dans la ville et dans la vie des habitants. Par le passé, aller faire ses courses au marché était signe d'un certain bien-être matériel. Dans les souvenirs de quelques personnes âgées que j'ai rencontrées[12], si l'on vante la qualité et la fraîcheur des produits exposés au marché, on se rappelle qu'il fallait avoir l'argent pour les acheter. Quand on était d'une famille ouvrière, c'est à la coopérative des usines d'Aubrives et de Micheville qu'on allait s'approvisionner, même si on n'y trouvait pas tout, car on y faisait crédit.

Un autre témoignage, celui de Monsieur S., recueilli par les auteurs de *L'Anniversaire de Thomas* au sujet du Front Populaire, évoque le marché, synonyme de période faste. Après avoir parlé du poumon de bœuf qu'on achetait avant 36, prétendument pour le chat, le témoin

---

[7] Conseil Municipal d'août 1898.

[8] Nous sommes à la fin du siècle dernier en pleine période de croissance de l'activité minière et sidérurgique à Villerupt, avec le développement démographique qui s'en suit.

Année	Nombre d'habitants
1861	561
1881	1231
1891	1720
1901	5449
1914	10000

J. Salque, J. Maccarini, P. Maillet, B. Reiss, *L'anniversaire de Thomas*, Nancy, Imprimerie SNIC, 1982, p.79.

[9] Conseil Municipal du 22 juillet 1902.

[10] Sur d'autres marchés, en d'autres lieux, on constate aussi la continuité du marché dans le temps. A Lausanne, une description du marché datant de 1911 pourrait ressembler à quelques détails près à la description du marché actuel à l'exception des détails vestimentaires et sociaux (on décrit une bourgeoise cossue suivie de sa servante). *Foires et marchés de Suisse romande. Images de l'histoire des oublié(e)s*, Anne Radeff, Monique Pauchard, Monique Freymond, Editions Cabédita, Yens s/ Morges, 1992, p.62.

[11] *L'anniversaire de Thomas*, *op. cit.* et M. L. Antenucci, M. Fritsch, R. Griselin, A. Luisetti ; *Un siècle d'images à Villerupt*, Editions Fensch Vallée, 1999.

[12] Je tiens à remercier les pensionnaires de l'hôtel médical Pasteur de Villerupt qui ont bien voulu me rencontrer et évoquer avec moi le passé.

illustre le changement de niveau de vie après 36 en disant : "C'était formidable. On allait au marché et on revenait avec des poules, des lapins, des pigeons."[13]

L'importance du marché est liée au bien-être économique de la ville. Les commerçants du marché les plus anciens parlent volontiers de la "belle époque", des "bonnes années", à propos des années soixante, avant la crise de la sidérurgie, alors que la population villeruptienne atteignait son maximum, 16 000 habitants en 1965, et qu'il existait même un projet de marché couvert. Depuis le marché a changé et les témoignages concordent sur les raisons de ce changement :

> Le marché a changé de visage. Il y a d'abord les grandes surfaces qui se sont installées ensuite la société a changé elle aussi, les jeunes ménages travaillent à deux, on achète une pizza, on ne cuisine plus. Ce n'est plus le marché qu'on a connu à l'époque. Pluie, neige, verglas, tout se vendait.[14]

Cela reste sous-entendu, par pudeur, tristesse ou résignation, et parce que tout le monde le sait bien, mais il faut bien sûr ajouter aux raisons de ce changement la fermeture des usines qui a entraîné la chute de la population, moins de 10 000 habitants au dernier recensement, et la métamorphose de la ville. Selon qu'on a connu ou pas cette fameuse époque, on est pessimiste ou optimiste quant à l'avenir du marché. Ceux qui ont vu le déclin pensent généralement que le marché ne survivra pas parce que les vieilles générations ne sont pas remplacées. C'est aussi ce que semblaient vouloir dire les auteurs du film *L'Anniversaire de Thomas* qui montrent le marché de Fabriano (petite ville de la province des Marches dont sont originaires de nombreux Villeruptiens), grouillant de monde et débordant de marchandises, et celui de Villerupt, dont on ne voit que des commerçants en train de "remballer".[15]

Les commerçants qui n'ont connu que les "petites années" ne semblent pas se plaindre et en attendant, le marché est toujours là, le mardi et le vendredi de chaque semaine, de huit heures à midi.

Même si les usines ont fermé, elles restent un point commun à presque tous les commerçants. Les seuls qui n'ont pas eu de lien direct avec l'usine sont ceux dont les parents faisaient déjà les marchés. Certains commerçants ont commencé à travailler à l'usine ou à la mine puis pour ne plus avoir à y travailler se sont mis à vendre sur les marchés. Il y a eu aussi le cas d'un commerçant qui, du fait de ses activités syndicales, ne trouvait plus d'emploi à l'usine et est donc devenu commerçant ambulant. Dans les générations suivantes, beaucoup

---

[13] *L'Anniversaire de Thomas*, *op. cit.*, p.275.
[14] Témoignage de Monsieur Pierrot Grassi, vendeur de primeurs sur le marché depuis plus de cinquante ans.
[15] *L'Anniversaire de Thomas*. *La légende oubliée*, réalisé par Jean-Paul Menichetti en 1982. Le film vient d'être édité en cassette vidéo. Pôle de l'image Villerupt, 2000.

ont fait les marchés en plus du travail à l'usine, pour boucler des fins de mois difficiles, avec l'aide indispensable de leur femme, dans quelques cas, à l'initiative de leur femme. La plupart ont finalement choisi le marché, certains ont gardé les deux activités jusqu'à la retraite.

D'une manière générale, le marché est rarement la seule activité des commerçants. S'ils ne travaillent pas à l'usine, ils ont une autre activité commerciale (annexe ou principale selon les cas) : boutique, restaurant, vente ambulante (tournées), commerce de gros... Certains finissent par se consacrer uniquement à cette autre activité. Il y a plusieurs cas de commerçants qui ont commencé sur le marché de Villerupt et de la région et qui ont ouvert une boutique ensuite, telle cette maison dont l'activité a débuté par la vente de bleus de travail sur le marché au sortir de la première guerre mondiale[16].

Cet exemple nous confirme que de tout temps, le marché a représenté "la solution la plus facile pour commencer à se débrouiller dans le commerce" (je tiens la définition d'un commerçant avec lequel je me suis entretenue). Les cas de réussite commerciale[17] et sociale sont d'ailleurs nombreux.

Dans presque tous les témoignages, en dehors de l'aspect économique, le marché est pour les commerçants un plaisir, voire une passion. Certains disent même ne pas pouvoir s'en passer, malgré les dures conditions de vie : se lever tôt, affronter les intempéries, déballer, remballer, parfois matin et après-midi, en tous cas plusieurs fois par semaine, nettoyer le camion en rentrant à la maison, préparer ou aller chercher les marchandises, ne pas avoir beaucoup de temps libre pour les distractions.

Pour toutes ces raisons, les jeunes ne prennent pas souvent la relève, les enfants des commerçants ont d'ailleurs généralement une activité qui les place différemment dans l'échelle sociale (les parents leur ont payé des études) et les anciens ne sont pas remplacés. Ou s'ils le sont, c'est par des Maghrébins. C'est en tout cas ce qui ressort de plusieurs témoignages et c'est ce qu'on peut constater si l'on fréquente les étals du marché.

Deuxième partie Les populations présentes sur le marché. Quel brassage ?

Cette étude reposant sur des témoignages que j'ai recueillis sur le marché de Villerupt, il est important de préciser comment j'ai procédé pour collecter de ces témoignages. Mes

---

[16] D'après certains, d'autres commerçants spécialisés dans le textile et qui ont une boutique à Villerupt auraient commencé de la même façon mais cette information n'est pas documentée.

[17] Dans *Un siècle d'images à Villerupt*, on évoque les commerçants ambulants qui faisaient les tournées dans les cités mais qui étaient aussi présents sur le marché : "Les premiers Italiens ont tenu des commerces ambulants

rencontres avec l'ancien placier du marché (trente ans d'activité à partir de 1959) et avec le placier actuel, m'ont permis d'avoir une vue d'ensemble. J'ai aussi échangé des propos avec des clients que je rencontrais en passant ou avec des personnes que je connaissais pour être de fidèles client(e)s du marché, avec des personnes qu'on m'indiquait lors de mes passages à la bibliothèque municipale, véritable plaque tournante de la vie culturelle villeruptienne. Je n'ai toutefois pas mené à proprement parler une enquête sur la clientèle du marché.

En revanche, j'ai rencontré un échantillon représentatif des commerçants puisque je me suis entretenue avec une bonne moitié des commerçants du domaine alimentaire. Je me suis limitée à ce domaine des métiers de bouche, même si dans l'idéal il aurait été préférable de rencontrer tous les commerçants (y compris les fleuristes, vendeurs de textile, de sacs, de vêtements). En effet, dans le domaine alimentaire, les commerçants font le marché régulièrement, le mardi ou le vendredi, le plus souvent les deux jours, et depuis longtemps ; ils habitent Villerupt, Longwy ou les environs. Souvent leurs parents avaient déjà la même occupation. Leur clientèle est fidèle et les produits qu'ils proposent sont représentatifs des habitudes de cette clientèle. J'ai donc vu, hommes et femmes confondus, cinq marchands de fruits et légumes (sur sept), deux bouchers (sur trois), quatre charcutiers (lorrains ou italiens), deux marchands de spécialités italiennes, un vendeur d'épices et de fruits secs, un maraîcher en retraite, un marchand de volailles.

Au niveau des origines, ce sont les Italiens les plus nombreux, de première, deuxième ou troisième générations ; les autres sont d'origine polonaise, turque et algérienne. Il y a aussi des Belges parmi les conjoints. Dans le public qui fréquente le marché, les mêmes origines se retrouvent, d'après ce qu'on peut constater empiriquement (quoiqu'il n'y ait pas de Turcs à Villerupt). Mais il faut ajouter les Luxembourgeois et les Portugais installés au Luxembourg, qui viennent en voisins. Le mélange est frappant surtout à l'oreille puisqu'on entend toutes les langues des pays d'origine de chacun, langues, dialectes (des différentes régions d'Italie), et surtout accents : italo-lorrain, maghrébin, turc, luxembourgeois… Le résultat est un mélange indescriptible et savoureux, dont on a l'impression qu'il ne peut être compris que des seuls initiés.[18]

Les commerçants sont eux aussi baignés dans cette mosaïque linguistique qui n'apparaît en aucun cas comme un obstacle. Plus on connaît de langues, plus il est facile d'en apprendre

---

avant de s'établir et d'avoir pignon sur rue (ex. Barboni, fruits et légumes en gros)." *Un siècle d'images à Villerupt*, *op. cit.*, p.48.

[18] Le film *L'Anniversaire de Thomas*, déjà cité, nous donne quelques exemples de ces parlers savoureux, que les auteurs ont d'ailleurs jugé nécessaire de sous-titrer.

de nouvelles.[19] Pour dresser ce tableau linguistique, je me base évidemment sur les déclarations de mes témoins, en sachant qu'il y a de nombreuses variantes entre "je me débrouille" et "je parle". Le hasard m'a parfois permis de vérifier que celui qui se débrouille a en fait plus d'aisance que celui qui dit parler telle ou telle langue. Mais là n'est pas le propos.

La pratique linguistique des commerçants varie selon leur situation familiale, selon que les deux parents du locuteur sont de même origine, de la même région ou de région différente, que son conjoint est ou pas d'une autre origine que la sienne… La pratique varie aussi selon les goûts et l'histoire personnelle. Dans les échanges sur le marché, chacun utilise sa (ou ses) langue(s) d'origine ou la langue d'origine de ses parents. Certains le font volontiers parce que "cela leur facilite les choses" (une Italienne première génération, dont le conjoint vient de la même région qu'elle). Rares sont ceux qui préfèrent s'en passer (c'est le cas toutefois d'une Italienne première génération dont le conjoint est français).

Si le brassage linguistique est bien évident, même pour le visiteur qui vient sur le marché pour la première fois, force est de constater que toutes les langues n'ont pas le même statut. Ainsi un Algérien, plurilingue puisqu'il parle le dialecte arabe de son pays d'origine et le berbère de sa région d'origine, le français (parfaitement) et l'italien qu'il a appris au marché et sur son lieu de travail, explique qu'il préfère passer rapidement au français, lorsqu'on s'adresse à lui en berbère ou en arabe, pour éviter tout malentendu à l'égard des clients ne parlant pas ces langues. Dans le même ordre d'idée, le boucher turc que j'ai rencontré a pris la peine de me traduire les quelques propos qu'il a échangés en arabe[20] (des formules de politesse et de vœux de bonne santé pour toute la famille) avec une de ses clientes, alors que les échanges concernant les prix et les poids avaient lieu en français. Faut-il déduire de ces deux faits que toutes les langues sont étrangères mais que certaines sont plus étrangères que d'autres ? Ce sentiment vis-à-vis de ces langues très étranges et étrangères vient-il des locuteurs ou correspond-il à une réalité dans les échanges ? Je ne pense pas qu'un italophone, dans une situation analogue, aurait ressenti le besoin de prendre ces précautions ni de pratiquer cette forme d'autocensure, surtout pas à Villerupt.

D'autant plus que, parmi les commerçants, beaucoup de non-Italiens ou de descendants d'Italiens non-italophones dans leur contexte familial[21] ont appris l'italien sur le marché, au

---

[19] Sur ce thème, voir plusieurs interventions et les conclusions du colloque *Bilinguisme : enrichissements et conflits*, qui s'est tenu à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var en mars 1998, dont les actes, réunis par Isabelle Felici, ont paru en 2000 aux Editions Honoré Champion, Paris.

[20] Noter qu'en turc 30% des mots environ sont d'origine arabe

[21] Sur le problème de la langue, on pourra consulter les travaux de Jean-Charles Vegliante, en particulier "Pour une étude de la langue des Italiens en France", *in Les Italiens en France de 1914 à 1940*, Ecole Française de

contact avec les clients. Les conversations qu'ils ont en italien (l'un d'entre eux a précisé "l'italien pur"), peuvent porter sur le nom des produits, il peut s'agir de commentaires sur les produits, sur le prix, le poids, etc., ou de sujets plus élaborés. Certains font aussi l'effort d'apprendre (ou finissent par apprendre) des mots d'arabe ou de portugais, surtout lorsqu'il s'agit de produits bien spécifiques.

Car le marché est l'occasion de retrouver des aliments ou des ingrédients propres au pays d'origine, celui où on est né, celui des parents ou des grands-parents, et que l'on continue de consommer alors même que la langue d'origine, elle, a été oubliée.[22] C'est encore l'occasion de venir à la rencontre des habitudes de l'autre, tel ce client luxembourgeois qui s'est déplacé pour acheter des dattes qu'il ne trouve pas chez lui ou tels les clients qui défilent pour acheter de la *porchetta*, qui sont loin d'être tous italiens ni même italiens de la région spécifique à cette spécialité charcutière. Comme dit la dame qui découpe cette *porchetta*, "à force de vivre ensemble, tout le monde en mange. A force de vivre avec les Arabes, on mange le couscous." Sans oublier les spécialités locales, charcuterie en particulier, très présentes elles aussi sur le marché (trois ou quatre camions de taille très variée, du plus petit au plus énorme).

Comme la langue, la nourriture est un moyen de mesurer les mélanges des cultures et dans ces deux domaines, linguistique et alimentaire, le brassage ne fait aucun doute sur le marché de Villerupt. D'ailleurs dans le commerce "on accepte tout le monde" comme m'a dit avec bon sens un commerçant algérien. C'est plus insidieusement qu'apparaissent les failles dans cette bonne entente conviviale. On peut les exposer sous forme de questions :

Est-ce que le vendeur turc de primeurs, le dernier arrivé sur le marché, a vraiment la main si lourde sur la balance, comme on me l'a laissé entendre ?

Les problèmes d'hygiène concernent-ils plus particulièrement les Turcs et les Algériens ?

Est-il vrai que les mêmes sont rarement en règle vis-à-vis des différentes administrations (registre du commerce, Trésor Public…) ?

Les Arabes sont-ils vraiment les seuls à connaître et à pratiquer les combines et les entourloupes ?

Est-il vrai que ce sont eux qui cassent systématiquement les prix, parce qu'ils bénéficient des aides sociales et ont donc leurs arrières assurés ?

Rome, 1986. Voir aussi, du même auteur, "Une italophonie honteuse", *in* G. Vermes (dir.), *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*, Paris, L'Harmattan, 1998, p.234-262.

[22] Voir l'article de Paola Corti, "Il cibo dell'emigrante", *Il Risorgimento*, a.XLIV, n°2, 1992, p.363-378.

Est-il vrai que l'inspecteur de l'hygiène et de la répression des fraudes, par ailleurs si scrupuleux, ne se rend jamais chez les Turcs parce qu'il a peur de recevoir un coup de couteau ?

Cette dernière remarque en particulier a des relents déjà connus. Plusieurs intervenants à ce colloque ont évoqué la xénophobie manifestée à l'encontre des Italiens en Lorraine au début du siècle. Reportons-nous encore une fois à L'A*nniversaire de Thomas* qui cite un article de l'*Est républicain* écrit à l'occasion de la grève de Thil en 1905. On dresse dans cet article une liste de griefs envers les Italiens dont on dit qu'"ils jouent, en outre, avec une facilité déplorable du couteau, *il signor Coltello*."[23] Il faudrait vérifier si l'Inspecteur des fraudes sait dire couteau en turc !

On a une petite consolation à se dire que la concurrence est dure et que la remarque sur les bouchers vient d'un autre boucher, sur le vendeur de primeurs d'un autre vendeur de primeurs… On accueille toujours avec méfiance un concurrent. Si de surcroît il est étranger, il est plus facile de dire qu'il est sale, malhonnête et profiteur.

Le marché est sur ce point comme sur les autres le reflet de notre société mais on peut regretter une fois encore que, même dans un endroit comme Villerupt qui a grandi, prospéré, vécu grâce à l'apport de populations étrangères, on n'ait pas totalement éliminé ce mal qui ronge et qu'il y règne, comme partout ailleurs, on peut espérer un peu moins qu'ailleurs, ce racisme ambiant, ordinaire, nonchalant, qui oublie de réfléchir.

Troisième partie Villerupt, entre italianité et interculturalité

Heureusement, cette touche négative n'efface pas l'image de convivialité tellement liée au marché. Il ne faut donc pas s'étonner que les équipes de télévision qui passent régulièrement par Villerupt, à l'époque du festival du film italien, fassent presque systématiquement un petit tour au milieu des commerçants, clients et badauds, ni que la presse locale entonne elle aussi, à épisodes réguliers, son petit refrain sur le marché.

Pour commencer par les journaux, j'ai pu consulter une douzaine d'articles du *Républicain lorrain* de 1981 à 2000 qui traitent spécifiquement du sujet.[24] Chaque année, un article paraît au printemps, pendant les fêtes de fin d'années ou, le plus souvent, pendant l'été. Les thèmes traités dans ces articles sont souvent les mêmes : fraîcheur et qualité des produits,

---

[23] "La grève de Thil-Tiercelet (suite) L'intervention de la troupe. Appel à 'l'énergie' préfectorale ?", *L'Est Républicain*, 24 mai 1905 *in L'Anniversaire de Thomas, op. cit.*, p.171.

[24] Je remercie Armand Cardellini qui a mis à ma disposition sa très riche collection d'articles sur Villerupt et la Lorraine.

plaisir des contacts humains, climat (le soleil est là ou ne va pas tarder ou est dans les cœurs). Parfois le journaliste se laisse aller au lyrisme alimentaire ou vestimentaire, parfois encore, on traite d'un problème d'actualité, comme les travaux de réfection de la place du marché. A trois reprises on évoque les Italiens de Villerupt, une fois pour dire que le marché satisfait les goûts d'une population à forte majorité italienne, une fois parce qu'on interroge un marchand de spécialités italiennes particulièrement "typique" grâce à son accent et à ses propos enjôleurs, une autre fois parce que le marché accueille ce jour-là un visiteur inhabituel, un invité du festival du film italien, Francesco Rosi. Un quart seulement des articles, un cinquième si l'on exclut l'article publié dans le cadre du festival, évoque l'italianité du marché de Villerupt.[25] Celui-ci apparaît donc dans la presse locale comme un marché ordinaire : seuls les produits italiens y sont nombreux et visibles alors qu'ailleurs on insisterait plutôt sur la menthe fraîche et la coriandre, les épices ou les ignames et les patates douces. Chaque article met en relief sur ce qui va dans le sens de l'actualité du moment, le marché étant une sorte de reflet de la vie de la ville et de ses habitants (travaux de la place, fêtes de fin d'année, beau temps qui arrive…). C'est donc logiquement au moment du festival que l'on parle plus d'Italie et d'Italiens.

A ce moment-là, on peut même dire qu'on ne parle plus que d'Italie. Il faudrait d'ailleurs se demander, mais cela nous entraînerait trop loin, de quelle Italie il s'agit, l'Italie d'aujourd'hui ou celle qu'ont gardée en mémoire les immigrés italiens et leurs descendants. Ce qui est certain, c'est qu'il n'est plus question de brassage et même si, on l'a vu à travers le marché, la ville est le reflet de la diversité, l'image de Villerupt véhiculée par les médias est uniquement "italienne". Cela est très frappant dans les reportages télévisés tournés à l'occasion des festivals successifs. On a souvent droit à quelques images du marché, presque toujours les mêmes : un commerçant que l'on fait parler à cause de son accent italien, un autre que l'on interroge à demi caché derrière des pointes de parmesan, des étals de charcuterie italienne (jamais lorraine, et pourtant !) ou des pâtes de toutes les formes, au détail de préférence. Ces images du marché suivent ou précèdent généralement la partie de *scopa* au café, la partie de boules derrière l'hôtel de ville, les kilomètres de *pasta* et de *pizza* au restaurant du festival et inévitablement les cités ouvrières de Butte. Sans oublier un ou deux personnages, figures locales, souvent les mêmes d'une année sur l'autre, dont l'accent italien, italo-lorrain, très prononcé fait le régal des journalistes.

---

[25] Pour augmenter la proportion, on pourrait ajouter un article de Denis Mougeot dans l'*Est Républicain*, en 1981, consacré au festival du film italien mais qui nous offre un passage sur le marché : "Rien dans l'architecture ne trahit la présence italienne à Villerupt, tout au plus quelques boutiques alimentaires proposant les spécialités de la péninsule. Mais les vendredis et samedis [*sic*], tous se retrouvent au marché. Gorgonzola et porchetta. Et dans les cafés, on joue à la scopa, un jeu de cartes voisin du tarot, dans une ambiance 'rital', râleuse et animée."

On peut remarquer en passant que les journalistes italiens sont eux plutôt intéressés par l'aspect de Villerupt ville ouvrière, qu'ils voient minière plutôt que sidérurgique ("il festival dei minatori"), où leurs compatriotes ont eu l'idée saugrenue de venir s'installer. La langue leur apparaît tout aussi étrange, ni vraiment du français, ni vraiment de l'italien.

Les reportages sont donc généralement très décevants, à quelques exceptions près, et sont d'autant plus difficiles à suivre que les journalistes veulent en même temps qu'ils présentent la ville de Villerupt, rendre compte de l'actualité cinématographique italienne présentée au festival, avec des va-et-vient constants qui laissent le téléspectateur étonné.

Il est vrai que la réalité villeruptienne n'est pas simple à comprendre ni à expliquer et qu'une équipe de journalistes pressés ne peut en faire le tour en quelques heures, surtout si elle est venue sur place avec une idée déjà toute faite. Un reportage tourné lors de la demi-finale Italie/Pays-Bas des derniers championnats d'Europe de football (juin 2000) nous donne un exemple supplémentaire des *a priori* des journalistes. L'équipe de France 2 n'ayant pas trouvé à Villerupt de café assez italien ni assez accueillant, est allée le chercher dans la commune voisine, sans prendre la peine de dire que les images n'étaient finalement pas de Villerupt, sauf celles des inévitables cités de Butte.

A quelques rares exceptions près, les documents télévisuels sur Villerupt sont un assemblage mal fait de stéréotypes.[26] Dans une moindre mesure, on peut faire la même remarque sur les articles de journaux publiés à l'occasion du festival. D'une année sur l'autre les journalistes utilisent les mêmes images, les mêmes phrases, redonnent les mêmes informations, pas toujours actualisées. Pendant des années, les journalistes se sont auto-nourris grâce au dossier de presse fourni par les organisateurs du festival, contenant les articles des précédentes éditions. Les derniers dossiers de presse sont, m'a t-on assuré, expurgés de tous ces articles sur la *pasta* et le reste, et l'on n'y parlerait plus que de cinéma. Il me semble quant à moi qu'on y parle effectivement beaucoup de cinéma, encore un peu de pâtes mais aussi beaucoup d'émigration italienne.

Le chercheur ne peut que s'en réjouir car ce qui est formidable dans le festival du film italien, outre le simple fait qu'il existe, c'est que les feux du festival éclairent l'histoire de centaines, de milliers de personnes. Lorsqu'on a retiré des reportages et des articles les stéréotypes et les commentaires trop rapides et maladroits, ou même si l'on ne garde que les meilleurs articles et les meilleurs reportages, il reste un formidable matériel de première main,

[26] Sur l'image stéréotypée de Villerupt et de son festival transmise par les journalistes, voir Yves Cardellini, *Pasta e sole. De l'utilisation des représentations et stéréotypes dans les reportages télévisés : Le cas du festival du Film Italien de Villerupt*, mémoire de D.E.A. sous la direction de Roger Viry-Babel, Université de Nancy 2, octobre 1999.

histoires de vie, témoignages…, que partout ailleurs il faudrait recueillir mais qui est déjà là à Villerupt, tout prêt, ne demandant qu'à être exploité.[27]

Il ne serait pas difficile de l'enrichir encore car, comme j'ai pu le constater en conduisant mes enquêtes sur le marché, les gens sont très disponibles, ils ont l'habitude d'être interrogés, de parler de leur histoire familiale ou de leur environnement. Même s'ils ne l'ont pas fait personnellement, ils ont vu des voisins, des parents le faire, à la télévision ou dans le journal local. Les gens connaissent la valeur de leur témoignage, sans prétention mais sans fausse modestie et c'est avec bonheur, souvent avec aisance, voire avec talent, qu'ils font partager leur expérience personnelle, conscients de participer à l'histoire collective.

Le travail de pionniers qu'a effectué l'équipe du festival du film italien (l'équipe des débuts, celle de la grande époque de *Pain et chocolat*) a favorisé ce retour sur soi, cette valorisation et l'écriture, ensemble, de l'histoire de chacun.[28] Il y a eu aussi la nécessité de lutter pour conserver, ou tenter de conserver, son environnement au moment des crises qui ont frappé la sidérurgie lorraine. Cette histoire-là mérite bien sûr d'être écrite, mérite qu'on lui donne les moyens d'être écrite.[29] En même temps, il faut bien vivre au présent et tourner la page quand c'est nécessaire, pour faire autre chose, comme le dit un badaud du marché, que de continuer à penser à notre "vieille usine pourrie".[30]

Le désir de l'actuelle équipe du festival d'expurger totalement, dans ses contacts avec les médias, tout ce qui n'est pas cinéma, tout ce qui *est "pasta e sole*" pour résumer,[31] est sûrement le reflet de l'hiatus qui s'est créé entre l'image toute italienne de Villerupt telle qu'elle apparaît dans les médias et la réalité de la ville qui, on l'a vu à travers le marché, n'est pas, ou plus (?), entièrement italienne.

Là encore le film *L'Anniversaire de Thomas* avait mis le doigt sur cette réalité en choisissant pour narrateur un jeune garçon issu de l'émigration maghrébine. A ma

---

[27] Malheureusement le matériel disponible n'est pas très facile à manipuler ni facile d'accès parce qu'il manque encore un archiviste pour traiter tous ces documents. A ce propos, je tiens à remercier chaleureusement le personnel du Pôle de l'image, en particulier Fabienne, Antoine et Stéphan, qui ont mis à ma disposition tout leur matériel, m'ont accueillie avec beaucoup de gentillesse et ont bien voulu répondre à mes nombreuses questions.

[28] Voir les propos des organisateurs en 1981 : "En ayant recours à la mémoire collective des gens, c'est comme si la population prenait elle-même en charge son histoire en dehors des appareils syndicaux et politiques." Cité par André Greiner dans son article "Quand on reparle de la mémoire collective", *Le Républicain Lorrain*, 3 novembre 1981.

[29] Nous ne pouvons que saluer le projet exposé par Pierre Bardelli lors de la soirée inaugurale de ce colloque, qui va dans le sens de l'écriture de cette histoire en Lorraine, et espérer qu'il aboutisse.

[30] "Les maris, les femmes, le marchand", *Le Républicain Lorrain*, 23 août 1996.

[31] Voir l'étude réalisée sur le public du festival par le Laboratoire de Sociologie du Travail et de l'environnement social de l'Université de Nancy 2, *Les spectateurs du XXème festival de Villerupt*, [1999], en particulier la postface intitulée "Pour essayer de comprendre pourquoi les images véhiculées du festival sont si éloignées de la réalité sociologique du festival". Voir aussi quelques articles de presse qui se font l'écho de ce désir de ne parler que de

connaissance, le seul travail qui aille dans le sens de cette interculturalité est un livre de recettes de cuisine fait par les élèves d'un établissement scolaire de Villerupt, livre qui, comme le marché, est le reflet de la diversité des populations installées dans cette ville.[32]

Conclusion

Ce marché bien vivant, qui depuis près d'un siècle, même jour, même heure, est le théâtre des mêmes tracasseries, des mêmes petites combines, mais aussi du même plaisir de communiquer, a su s'enrichir de populations nouvelles, souvent elles-mêmes habituées, dans la pratique sociale de leur pays d'origine, à donner une grande place au marché.

Le brassage y est bien visible, malgré les litiges qui apparaissent sournoisement et qui sont eux aussi intemporels et de toute époque : le dernier arrivé doit toujours faire ses preuves et certains (heureusement pas tous) oublient le temps où ils étaient eux aussi les derniers arrivés ou les enfants des derniers arrivés. Une enquête sur la clientèle du marché montrerait mieux encore comment les échanges se font, quelle que soit l'origine de chacun et malgré la rancœur de certains, grâce au bagage que tous partagent, qu'on pourrait appeler l'idée d'un ailleurs…

Pourquoi alors ne pas profiter de l'existence de ce festival de cinéma si populaire, qui fait l'originalité de Villerupt et sa notoriété, pour apporter une pierre de plus à l'édifice de l'interculturalité sans rien lui faire perdre de son italianité, contre le racisme ordinaire et pour s'enrichir grâce à l'autre ?

---

cinéma, en particulier "Villerupt, Les ritals font leur cinoche", *Charlie Hebdo*, 10 novembre 1999 et "Cinema paradiso (ou presque)", *L'Humanité hebdo*, 6/7 novembre 1999.

[32] Mireille Poulain-Giorgi, *La cuisine des grand-mères. Villerupt et ses environs*, Lycée professionnel Henri Wallon, 1996.